

LE PETIT MESSAGER
DU
TRES SAINT SACREMENT

XXe année, No. 9 Montréal, Septembre 1917

PRIERE DU SOLDAT
AVANT LA BATAILLE

Je vous salue Marie, Mère de mon enfance
A mon cœur, à mon bras, donnez de la vaillance
A tous ceux que j'aime, donnez confiance, espoir,
Et faites que bientôt je puisse les revoir.

Repoussez l'ennemi, conduisez à la gloire,
Notre chère Patrie, donnez-lui la victoire.
Gardez notre drapeau, qu'il soit couvert d'honneur
Sainte Vierge Marie, soutenez notre ardeur.

Je baise avec amour votre chère médaille,
Et comme un bouclier, je la mets sur mon cœur,
Puis sans crainte, je vais sur le champ de bataille
Votre image, ô Marie, me portera bonheur.

S. S. S.





to
D
pa
de
re
ro
me
ni
qu
ce
ses
la
no
bea
à
che
ce
me



PENSEE DOMINANTE

L'Action de Graces

Il est un sentiment qui devrait sans cesse faire battre tous nos cœurs: c'est celui de la reconnaissance envers Dieu.

Si nous regardons en arrière, si nous déroulons les pages de notre histoire, nous ne pouvons nous empêcher de contempler les nombreux bienfaits que nous avons reçus de Dieu, d'admirer sa bonté pour nous, et les paroles de l'apôtre saint Jean viennent tout naturellement sur nos lèvres: "*Nos ergo, diligamus Deum quoniam Ipse prius dilexit nos*, aimons donc Dieu, puisqu'Il nous a aimés le premier".

Pensons donc plus souvent à ce qu'Il a fait pour nous, ce Dieu que nous devrions tant aimer et si bien servir.

Il nous a donné tout ce qu'Il a fait. C'est pour nous, ses créatures raisonnables, qu'Il a tiré du néant le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. C'est pour nous qu'Il a donné au soleil son éclat, aux astres leur beauté, à la nature ses splendeurs, à l'arbre ses fruits, à la fleur ses couleurs et ses parfums, à la nuit sa fraîcheur, à l'air sa pureté. Il n'y a pas un être dans tout ce qui nous entoure qui ne soit un don de Dieu à l'homme. Aussi les saints ne pouvaient contempler la

nature ou réfléchir sur ses merveilles sans entrer dans une sorte de ravissement. Il leur semblait qu'une voix sortait de chaque être et leur disait dans un mystérieux langage: "Aimez donc un Dieu si bon, louez-le, bénissez-le."

Dieu nous a donné aussi tout ce que nous sommes. Il nous a tirés du néant; Il nous a appelés à la vie. Il aurait bien pu nous placer parmi les êtres d'un rang inférieur, mais Il a voulu nous créer à son image et à sa ressemblance, nous donner une âme capable de réfléchir et d'aimer.

Un jour, on surprit un pieux ermite fondant en larmes auprès d'un marais infecte où se réfugiaient de hideux crapauds. On lui demanda pour quel motif il pleurerait ainsi. Il répondit: "C'est que ces pauvres êtres m'inspirent de graves réflexions et me font entrer en moi-même. Quoi donc! me suis-je dit, ces animaux qui se traînent si péniblement, qui sont poursuivis par les hommes et trouvent à peine leur nourriture, ne savent rien de leur Créateur! Ils passent leur vie dans la fange, dans des trous obscurs. Ils souffrent de la faim et de mille accidents journaliers. Moi, au contraire, j'ai une attitude élevée; je suis homme, je puis marcher librement où je veux; je puis contempler le ciel et la terre, me réjouir du spectacle de la verdure et des fleurs. Bien plus je connais mon Créateur et j'ai une âme immortelle. Et ce Créateur, je ne l'ai jamais remercié suffisamment. Voilà ce qui me fait pleurer."

Voilà ce qui devrait nous aussi nous faire pleurer, surtout si nous songeons que cette vie qu'Il nous a donnée, Il nous la conserve; c'est Lui qui nous soutient et nous protège. A chaque battement de notre cœur, Il nous crée pour ainsi dire de nouveau. Nous cesserions d'exister, s'Il cessait de nous soutenir.

Puis Il veille sur chacun de nous comme s'il était seul au monde.

Que de grâces Il nous a accordées, à nous en particulier! Il nous a donné de bons parents qui ont conservé à leurs foyers le feu sacré des vertus chrétiennes, qui ont mis en nous la connaissance et l'amour de Dieu dès que notre intelligence et notre cœur ont été capables de Le connaître et de L'aimer.

Il nous a donné la connaissance de son nom, l'intelligence de sa loi, la lumière de son Evangile. Il nous a fait entrer dans son Eglise de préférence à tant de millions d'âmes qui demeureront éternellement ensevelies dans les ténèbres de l'erreur et qui auraient été peut-être plus fidèles que nous, si sa grâce les eut prévenues aussi sensiblement que nous.

Combien de fois Il nous a donné ses sacrements! Combien de fois Il nous a donné des inspirations, des lumières intérieures, des remords pour notre amendement! Combien de fois Il nous a pardonné nos fautes, Il nous a délivrés des occasions de nous perdre où nous étions exposés!

Pour bien comprendre l'étendue de tels bienfaits, il faudrait qu'il nous fut possible de connaître à fond la situation morale d'une multitude de nos semblables auxquels Dieu n'a pas accordé les mêmes avantages. Oui, si nous pouvions comparer leur état avec notre état, descendre dans l'intime de leur âme, sonder les plaies que l'irréligion et le vice y ont faites, découvrir l'ennui qui les dévore et le malaise indéfinissable qui les torture, ah! comme nous comprendrions la grandeur de nos obligations envers Dieu!

Et comme si tous ces bienfaits ne suffisaient pas encore à son inépuisable charité, Il a voulu y mettre le comble et les couronner tous par le don de Lui-même.

C'est pour nous qu'un jour Il abaissa les cieux et s'est fait homme; c'est pour nous qu'Il a travaillé, qu'Il a pleuré, qu'Il s'est dévoué, qu'Il a souffert et qu'Il est mort. Il nous a aimés jusqu'à la servitude, puisqu'Il s'est livré pour nous; jusqu'à "la gâterie", dit Tertullien, puisqu'Il n'y a aucune délicate attention qu'Il n'ait pas eue pour nous; jusqu'à la folie, puisque si un homme faisait pour nous ce qu'Il a fait, on dirait qu'il est insensé; enfin jusqu'à la mort, puisque c'est pour nous qu'Il est monté au Calvaire et qu'Il y a été crucifié.

Et cet amour, Il ne veut pas qu'il expire au moment de notre dernier soupir, Il veut le prolonger et lui donner son parfait épanouissement pendant toute l'éternité; car c'est dans l'éternité qu'Il nous admet à le voir face à face, à jouir de sa présence, à le posséder dans tout l'éclat de sa majesté, dans toute la splendeur de sa gloire.

Quels doivent donc être nos sentiments de gratitude à la pensée de tant de faveurs! N'avons nous pas encore plus de raison de nous écrier avec le patriarche Jacob: "Seigneur, nous sommes infiniment au-dessous de vos miséricordes. Et que pouvons-nous vous rendre, ô mon Dieu qui ait quelques proportions avec vos bienfaits?"

Un grand saint avait coutume de répéter des centaines de fois par jour: "*Deo gratias*, merci, ô mon Dieu." Il s'efforçait de persuader aux autres la même dévotion et il déclarait qu'il ne connaissait pas de courte prière plus agréable à Dieu, pourvu qu'elle fût prononcée avec une pieuse dévotion.

C'était la conviction de saint Augustin qui dit, dans un de ses ouvrages: "Le cœur ne saurait concevoir, la bouche exprimer, la plume retracer un sentiment plus beau que celui qui est renfermé dans cette parole: "*Deo gratias*"; impossible de rien dire de plus court, de rien

entendre de plus suave, de rien comprendre de plus élevé, de rien faire de plus fructueux.”

Saint Félix de Cantalice aimait à prononcer sans cesse ces mêmes paroles. Quand il rencontrait les petits enfants dans les rues de Rome il leur faisait dire: “*Deo gratias*, merci, ô mon Dieu”; il y prenait un contentement inexprimable. Aussi les enfants, dès qu'ils l'apercevaient, se mettaient-ils à lui crier: “Frère Félix, *Deo gratias*.” Et lui, pleurant de joie, répondait, du plus haut qu'il pouvait: “*Deo gratias*, chers enfants; soyez bénis de Dieu.”

Nous aussi, rappelons-nous souvent toutes les grâces dont Dieu nous a comblés et alors nous ne manquerons pas d'être abimés sous le poids de tant d'amour; nous nous sentirons le cœur attendri et débordant de reconnaissance au souvenir de tant de bienfaits.

Contractons la louable habitude qu'avaient les saints de remercier Dieu souvent, dans le cours de la journée, des grâces qu'Il nous a si généreusement octroyées et nous prendrons ainsi le meilleur moyen d'en obtenir de nouvelles; car, dit l'auteur de l'Imitation de Jésus-Christ “Dieu accorde ses faveurs à celui qui lui témoigne fidèlement sa gratitude.”

MGR O. E. MATHIEU,
Archevêque de Régina.

(à suivre)

CENACLE DE CHICOUTIMI : Cérémonies de Vêture et de Profession religieuse

Le 11 juin — A revêtu le Saint Habit: Mlle Méliause Hébert de St Félicien, Lac St Jean; en religion: Sr Marie Antoine. Ont fait leurs vœux temporaires: Sr Marie Ida (Mlle Alice Hébert, de St Félicien); Sr Marie Angéline (Mlle Bernardette Loubier, de Beauceville). Le 25 juin—Ont fait leur profession perpétuelle: Sr Marie Félicité, du S. S. (Mlle Félicité Cournoyer, de St Ignace de Loyola, Co. Berthier.) Le 28 juillet—Sr Madeleine du S. S. (Mlle Marie-Louise Forget, de Montréal).



En portant le Bon Dieu

Mon Bien-Aimé repose sur mon cœur,
Et je l'emporte à travers la campagne.
Des Anges saints la foule l'accompagne,
J'unis ma voix à leur céleste chœur.

Accourez tous, innombrables archanges,
Beaux à ravir, et venez en ce lieu.
Là sur mon cœur ie porte votre Dieu.
En l'adorant entonnez ses louanges.

"Toi qui maintiens les mondes dans la paix,
"Béni sois-tu, lui disent les puissances,
"Nous te louons de tes condescendances,
"En t'adorant sous ces voiles épais."

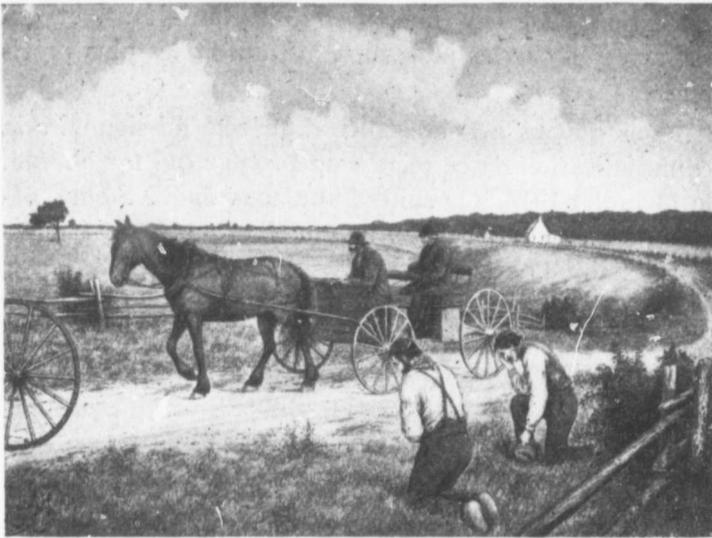
Principautés, ô flammes radieuses
Je vous en prie unissez-vous à moi;
Et de concert célébrons notre Roi,
Qui vous donna vos splendeurs merveilleuses.

Entendez bien, peuples et nations,
"Que toute voix le bénisse et l'adore,
"Que chaque front en s'inclinant l'honore;"
Chante le chœur des Dominations.

Faisant leur cour au Seigneur de la gloire,
J'entends d'ici dans les airs les Vertus:
"A Toi, grand Roi, l'empire et la victoire.
"Honneur, amour, notre Maître, ô Jésus."

“Béni sois-tu, grand Dieu disent les Trônes,
“Sur ce cœur d’homme où tu prends ton repos,
“Comme aux autels des temples les plus beaux,
“Nous t’adorons et t’offrons nos couronnes.”

“Béni sois-tu, chante le Chérubin,
“Toi qui connais les humaines misères,



“Et cependant dispenses tes mystères
“Et tes trésors par l’instrument humain.”

“Béni sois-tu, répond le Séraphin,
“Toi dont l’amour va jusqu’à la folie.
“Nous t’adorons dans ton Eucharistie,
“Nous te louons dans les siècles sans fin.”

GUERISON ET PREMIERE COMMUNION

Un prodige de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

On nous saura gré d'emprunter à la *Croix du Pas-de-Calais* le récit d'une grâce prodigieuse obtenue par l'intercession de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, et qui est attestée par les plus authentiques et les plus précis témoignages:

Nous devons à l'obligeance d'un zélé missionnaire la communication de ce récit d'un prodige qui fut obtenu, le 11 juillet 1915, à la suite d'une neuvaine à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, en faveur d'un pauvre enfant de la rue Saint-Pol, à Boulogne.

Le témoin qui raconte les faits n'est autre que Mlle C. . . , la vénérée amie des pauvres, connue de tout Boulogne et, on s'en souvient, lauréate de l'Académie française au titre des œuvres de charité:

Au mois d'avril 1915, étant alitée depuis deux mois, je vis une mère qui portait dans ses bras son enfant de huit ans et demi, mourant et effrayant à voir. Elle me priait de lui faire sa première Communion avant sa mort, que tous jugeaient imminente.

J'acceptai ce pauvre enfant, et on me l'apportait, quand il n'était pas trop mal, pour suivre le catéchisme avec les autres que je préparais à la première Communion.

Arthur Pottot, tel est le nom du protégé de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, était atteint d'une tumeur à la joue, avec carie de la mâchoire inférieure droite. Cette tumeur le martyrisait depuis l'âge de cinq ans. Elle s'était déclarée à la suite d'un saisissement. Elle com-

mença en mars 1912, avec éclosion d'abcès continuels, lui tenant toute la joue et le cou, de sorte que l'enfant était tout de travers et ne pouvait se redresser.

Ses parents le portèrent à l'hospice Saint-Louis où, après examen, les médecins déclarèrent que l'ablation de la joue était nécessaire, mais que l'enfant ne guérirait pas, la carie de la mâchoire étant incurable.

La mère ramena son fils chez elle, et le soigna tant bien que mal, se contentant de laver les plaies. L'enfant allait aussi se faire soigner à la Croix-Rouge, où, pendant quelque temps, le Dr X. . . lui donna ses soins.

Mais, voyant que l'enfant souffrait de plus en plus, la mère le garda chez elle, presque toujours au lit, ne pouvant plus "porter" sa tête, démesurément grossie par l'inflammation des cinq abcès qui s'étaient déclarés.

Enfin, c'était bien un jeune mourant qu'on me présenta au mois d'avril 1915.

Il ne pouvait plus parler, car l'os de la mâchoire sortait par la bouche, lui coupait la lèvre et laissait couler une bave d'une odeur infecte. Depuis deux ans, l'enfant ne vivait que de pain trempé dans du lait, espèce de pâte qu'il introduisait dans la bouche avec ses doigts.

Tous les gens du quartier pauvre où Pottot habite regardaient avec pitié cet enfant et souhaitaient qu'il mourût, tellement ses souffrances étaient grandes.

Au mois de juillet 1915, mes douze enfants de treize à quatorze ans étant au catéchisme, je leur demandai de faire une neuvaine à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, afin que leur petit camarade pût faire avec eux sa première Communion.

C'était demander un miracle, mais la petite Sainte est puissante, et nous fûmes exaucés. Nous commençâmes notre neuvaine avec beaucoup de ferveur et en toute

confiance. Jamais je n'ai vu prier avec tant de foi ces pauvres enfants, qui viennent au bon Dieu avec un cœur simple et confiant; aussi obtiennent-ils du divin Maître ses grâces de choix.

Notre neuvaine, achevée le 5 juillet, n'amena aucun changement dans l'état d'Arthur Pottot; aussi avons-nous décidé de lui faire sa première Communion seul. M. Anselin, curé de Saint-Michel, prendrait toutes les précautions et ne lui donnerait qu'une petite parcelle d'hostie.

Pensez qu'à ce moment l'enfant avait à la joue cinq abcès en pleine suppuration, et l'os de la mâchoire qui sortait de la bouche au moins de deux centimètres, laissant couler une bave infecte.

Voilà l'état de l'enfant les 7-8-9 juillet 1915. Malgré cela, nous avons continué de prier Sœur Thérèse avec toujours plus de confiance. Le 10 juillet, veille de la première Communion, Arthur m'arrive au catéchisme sans bandage (il ne l'avait pas quitté depuis trois ans et demi), tête nue; plus d'abcès, plus de suppuration, plus d'os qui coupait la lèvre; la coupure était soudée et ne laissait voir qu'une petite cicatrice.

A la vue de l'enfant, si malade la veille, et maintenant sain et guéri, mes quinze enfants et moi nous nous jetâmes à genoux, pleurant de joie et de reconnaissance, car pour nous le miracle était visible.

Quand nous eûmes chanté le *Magnificat*, je demandai à l'enfant où était son os; il me répondit: "Hier soir, je dormais, ma grande sœur me l'a ôté; elle ne m'a pas fait mal. C'est Sœur Thérèse qui lui a dit de le faire. Je vous l'apporterai demain."

C'est cet os que je vous envoie comme preuve de cette guérison, qui s'affermir de jour en jour, car la bouche est saine, et il repousse à l'enfant une petite mâchoire.

Arthur a fait sa première Communion le 10 juillet 1915, et le 11 il communia le premier, avalant facilement la sainte Hostie, chantant, priant devant 150 pauvres, réunis en notre chapelle, centre des Amis des Pauvres de la paroisse Saint-Michel.

Depuis, la guérison est complète; l'enfant mange, joue, va en classe. Les traces des abcès disparaissent de jour en jour: Il est devenu fort, sa santé est parfaite.

Tous les pauvres gens du quartier ont constaté le miracle, et leurs signatures font foi de leur sincérité.

Les camarades de Pottot, témoins du miracle, sont retournés dans leur quartier, ouvrant toutes les portes en disant: "Venez voir le petit Pottot; nous avons fait un miracle."

Nous ne commentons pas, mais nous prions Dieu de hâter, si c'est sa sainte volonté, la béatification de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus.

*
* *

Le clergé et les fidèles du diocèse de Valleyfield ont célébré avec un grand éclat religieux les noces d'argent épiscopales de leur évêque S. G. Mgr Joseph-Médard Emard né le 1er avril 1853, ordonné prêtre le 10 juin 1876, sacré évêque de Valleyfield le 9 juin 1892.

Nous avons uni nos prières et nos vœux à ceux des 60,000 catholiques placés sous la houlette d'un pasteur dont le rôle de Docteur est si magnifiquement rempli.



Les Promesses du Sacré-Cœur

NEUVIÈME PROMESSE.

**“Je bénirai les maisons où l'image de mon Cœur
sera exposée et honorée”.**

Seule, après l'office, dans la chapelle du couvent, sœur Marguerite-Marie prolonge sa prière. Dans le tabernacle, elle adore l'Hostie, au-dessus de l'autel, elle contemple la croix. Mais bientôt tout s'efface à ses yeux. Le Christ seul est devant elle. Ecartant, sur sa poitrine divine, les plis de son vêtement, il montre son Cœur de chair, vivant et palpitant, ouvert par une large blessure, cerclé d'épines, ardent de flammes. Et dans les yeux, dans le cœur même de la voyante, cette image entre si profondément, que, désormais, le jour et la nuit, elle n'aura plus d'amour, plus de pensée que pour l'image du Sacré-Cœur.

O Cœur digne de louange et d'adoration, emparez-vous aussi de mes affections, de mes pensées, de mes sens eux-mêmes, afin que tout en moi n'agisse plus que pour vous. Que je vous place sur mon cœur, sur mes lèvres; que je vous voie partout et toujours, afin que de plus en plus se réalise votre promesse et que votre image exposée et honorée en tous lieux, soit pour le monde entier une source de bénédictions.

I. ADORATION

Comme nous l'avons maintes fois constaté, le Cœur est parmi les hommes le plus expressif symbole de l'amour. Quand Jésus, présent sous les voiles eucharistiques,

re
su
ye
an

So
ce
ava
ma
veu
il r
Ver
mor
jusq
jusq
son
mêm
ble
Chris

Ma
servi
à nou
l'imag
citer
louang
cette i
prême
ce moi

Nou
bronze
devons
Roi, de

Gloir
adorabl

recommande d'exposer et d'honorer partout l'image de son Cœur, il veut donc nous mettre toujours devant les yeux et dans la mémoire un souvenir éclatant de son amour.

Or, Jésus-Christ nous aime en Dieu, et en homme. Son cœur de chair, ce cœur dont nous vénérons l'image, ce Cœur palpitant d'amour pour nous en l'Hostie, est avant tout le mémorial et l'emblème d'un amour humain. Il nous redit la tendresse sensible dont le Sauveur fut ému pour l'humanité. Mais en même temps il nous rappelle aussi l'amour éternel qui poussa le Verbe à prendre pour nous ce Cœur de chair. En nous montrant en effet, jusqu'où nous aima le Dieu-Homme—jusqu'à nous donner son Cœur, il nous rappelle aussi jusqu'où nous aima Dieu le Père—jusqu'à nous donner son Fils. Car le Fils est pour le Père ce que le cœur même est pour le Fils c'est le signe visible de l'invisible amour. Et voilà pourquoi nous appelons Jésus-Christ le cœur du Père: *Jesu Patris cor unicum*.

Mais si rien n'est plus capable de nous faire aimer et servir Dieu que le Christ, et si rien n'est plus propre à nous faire aimer et servir le Christ que son Cœur, l'image de ce Cœur sera donc l'objet le plus apte à exciter en nous, partout et toujours, des sentiments de louange, d'adoration envers la bonté divine; le culte de cette image nous mènera droit à l'amour divin, but suprême de tous nos efforts, et notre seule raison d'être en ce monde.

Nous vénérons l'image des grands hommes; la vue du bronze qui les immortalise nous émeut, combien plus devons-nous honorer l'image du Sacré-Cœur de notre Roi, de notre Créateur, de notre Dieu.

Gloire, adoration, honneur soient rendus au Cœur adorable de Jésus vrai Dieu et vrai homme. Mais

c'est surtout au Saint Sacrement où vous êtes vivant, que je vous adore, ô Cœur sacré. Là, sans cesse vous renouvez pour moi tout votre amour de Bethléem, du Calvaire et du Cénacle. Aussi c'est en l'Eucharistie que je veux surtout vous contempler, vous honorer, vous servir, car il n'y a pas d'autre lieu où vous résidiez dans votre plénitude de vie divine et humaine que l'Hos-tie et le Ciel.

II. ACTION DE GRACES.

A part les nombreux avantages que l'image du Sacré-Cœur apporte à ceux qui l'honorent et la vénèrent, Jésus promet de bénir abondamment les demeures où elle sera exposée et priée. A cela, rien d'étonnant; *l'exposer*, c'est proclamer qu'on veut partout et toujours se rappeler l'amour du Sauveur pour les hommes; la *prier*, c'est avoir confiance en lui, et ainsi c'est payer d'un retour, d'ailleurs trop faible, cet amour à la fois humain et divin.

L'honneur que nous devons à cette image est évidemment supérieur à celui dont nous entourons les images des saints, celle même de la Très Sainte Vierge. Car le culte rendu à l'image se mesure nécessairement à l'objet qu'elle représente. Or, quel objet est plus digne, plus noble, plus sacré que le Cœur adorable du Sauveur? Rien de plus saint sur la terre, rien de plus beau dans le ciel, Dieu excepté! Quel honneur pour moi de contempler cette merveille d'amour, de l'étudier, de l'honorer...

Et ce Cœur est Celui de mon Père du ciel: *Pater noster qui es in cælis*;—c'est celui de mon Ami de tous les jours: *Amici mei estis*;—c'est le Cœur de mon Roi: *Rex sum ego*;—c'est celui de l'Homme-Dieu, mon Rédempteur: *Et Verbum caro factum est*. Quelle joie donc d'approcher ce Cœur, de le servir, d'exposer et de re-

garder son image. J'aime et je respecte la photographie de mon père, de ma mère. . . Mais de beaucoup, je lui préfère l'image du Cœur de Jésus: à elle mes hommages les plus respectueux, à elle mes prières et mes actions de grâces.

Sa vue seule fait battre mon cœur de reconnaissance en me rappelant l'amour du Sauveur pour moi.

C'est vous, Cœur sacré, qui répandiez dans le mystère de Bethléem, ces charmes si doux, ces attraits si puissants qui captivent nos cœurs!—C'est votre Cœur, ô Jésus qui accepta et nous rendit salutaires vos 30 années passées à Nazareth dans l'obéissance et le travail;— c'est lui qui, attendri à la vue de toutes les misères humaines, multipliait les prodiges pour les secourir.—C'est de votre Cœur que sortirent toutes les paroles de lumière, de pardon, de consolation relatées dans l'Évangile,— C'est votre Cœur qui fit votre Passion et votre mort; c'est lui qui vous inspira d'instituer l'adorable Eucharistie. . .

Comment, après cela, pourrais-je ne pas me plaire à honorer ce Cœur Sacré dans les emblèmes qui le représentent ?

Toutefois, ce culte par trop relatif et trop froid ne me suffit pas, Je voudrais plus qu'une effigie de votre cœur, ô Jésus, Je voudrais approcher, contempler, adorer votre Cœur vivant et palpitant. Ce désir est peut-être téméraire, ayant déjà tant reçu ?

Vous avez réalisé ce souhait, et vous m'avez répondu: "Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes; il est à vous dans le bienfait d'une présence réelle, universelle et perpétuelle avec toutes les vertus de sa vie!—Il est à vous dans le bienfait d'un sacrifice de valeur infinie qui vous donne chaque jour tous les fruits de la Rédemption.—Il est à vous surtout dans le bienfait de la

communion qui vous le livre tout entier. Il est à vous: vous le recevez, vous le mangez, il devient vous-même.

Et après cela, je ne ferais pas mes délices d'honorer ce Cœur... Mon bonheur sera de lui rendre mes hommages dans ses statues, mais surtout en l'Hostie qui le contient dans sa réalité et où sa joie est de se donner à moi. Amour et reconnaissance au divin Cœur!

III. RÉPARATION

Combien dédaignent le culte du Cœur de Jésus! La voie tracée par Jansénius est trop suivie de nos jours: les Jansénistes se sont scandalisés jadis de l'adoration du Sacré-Cœur; ils l'ont traitée d'idôlâtre et ont essayé de ridiculiser les fidèles qui se livraient à cette souhaitable pratique en les appelant *cordicoles*. L'Eglise à condamné les Jansénistes, elle approuve l'adoration du Sacré-Cœur, qui est en effet conforme à tous les principes de la saine théologie. Car le Christ étant Dieu, toute sa personne est divine; chacun de ses membres est divin. Nous adorons donc ses cinq plaies, nous adorons son Cœur, et l'image de ce Cœur a droit aux mêmes hommages que celle du Dieu crucifié.

Quand je passe dans les rues, que d'images frivoles et quelquefois dangereuses frappent mes yeux. Partout on expose ce qui frappe les sens ou ce qui sert aux mesquins intérêts. Mais votre image, ô Christ Jésus, l'image de votre Cœur, où donc est-elle? Et dans les rares endroits où elle se voit encore, ne m'arrive-t-il pas de passer devant elle, presque indifférent?—Comment, le portrait de ma mère, d'un ami me fait plaisir, me touche, et l'image, la statue du Cœur sacré de Jésus me laisse froid! Je suis un ingrat!

Demander pardon au Sauveur pour moi, pour les tièdes, pour ceux qui oublient, outragent, blasphèment

le
l'H
J
qu
dev
jan
var
vie

C
syn
dez
et
don
m'a
des
vou
vou
de r
vez
quit
Pre
ricor
pauv
reme
pren
place
l'hon
tenda
sent

le Cœur adorable du bon Maître dans ses images et dans l'Hostie où il est présent dans sa plénitude.

Je serais heureux, Seigneur, si je pouvais m'assurer que sous mon regard habituel, à la maison, au travail, devant les yeux surtout de mon imagination ne tombe jamais d'autre image que celle que je désire avoir devant moi, pour me consoler et m'encourager quand viendra l'heure de vos jugements.

IV. PRIÈRE.

Ce Cœur que vous m'avez donné, ô mon Dieu, ce vif symbole de votre amour, me dit aussi ce que vous attendez de moi. Une seule chose vous honore vraiment et vous plaît entièrement dans ma petitesse: c'est le don de mon propre cœur, parce que de cela seul vous m'avez donné l'absolu domaine. Je vous ai offert déjà des prières, des travaux, des sacrifices mêmes. Mais vous regardez plus loin, vous voulez plus encore et je voudrais enfin, moi aussi vous satisfaire en vous payant de retour par le don complet de mon cœur. Vous savez pourtant, Seigneur, combien même après avoir tout quitté, il est dur et difficile de se quitter soi-même. Prenez donc! ô vous, à qui, après ses chutes et vos miséricordes, je l'ai tant de fois offert, prenez vous-même ce pauvre cœur qui veut être à vous. Au prix d'un déchirement nouveau, si j'y tiens trop encore, arrachez-le, prenez-le, gardez-le. Mais donnez-moi le vôtre à sa place pour que je le garde et l'aime aussi, pour que je l'honore selon mes forces, toujours et partout, en attendant que nos deux cœurs, pour l'éternité, n'en fassent qu'un!

Ainsi soit-il.

H. BROUSSEAU, S. S. S.

COMMUNIONS DU SOIR

"J'ai pitié de cette foule... Donnez-lui à manger, de crainte qu'elle ne tombe en défaillance le long du chemin." C'est Jésus qui parlait ainsi. Emu par la détresse des corps affamés, il multipliait au désert le pain qui devait rassasier la multitude. La veille de sa mort, dans un même élan de miséricorde, il offrit à la faiblesse de nos âmes le pain qui leur communique la vigueur de Dieu.

Pie X s'est attendri d'une compassion semblable, au spectacle de notre humanité toujours souffrante. Prolongeant le geste du Sauveur, il a donné à nos prêtres l'ordre de prodiguer les hosties comme une nourriture familière, où tous les fidèles seraient invités à renouveler chaque jour leurs forces anémiées.

La guerre aggrave notre misère: l'énergie des combattants va se briser dans l'interminable épreuve... Benoît XV a pitié, lui aussi, de ce peuple de soldats qui réclament un viatique plus abondant. Une disposition bienveillante facilitera pour eux le ravitaillement d'énergie surnaturelle. Ceux qui vivent au front, là où l'effort est le plus dur, et le danger constant, pourront communier en viatique, c'est-à-dire à n'importe quel moment du jour, sans être à jeun... "Venez donc, et mangez, ô harassés sublimes, qui avez tant besoin du divin réconfort. L'Eucharistie que vous veniez chercher autrefois dans une messe matinale, s'offre à vous, désormais, comme à la première Cène, au repas du soir... Vos longues journées de fatigue ne vous laisseraient-elles un peu de répit qu'à la nuit tombante, l'heure tardive ne vous empêchera pas d'être reçus encore à la table de Jésus-Christ! Votre place est toujours prête: il vous attend!"



Bénies soient ces paroles et ces mesures de miséricorde, leur invitation a été entendue.

L'Aumônier fait sa tournée pastorale aux tranchées, la musette garnie de friandises autour desquelles rôdent des regards de convoitise. Sa soutane dissimule une richesse plus précieuse, réservée à quelques amis de choix. Porté dans une mince custode d'argent, Notre Seigneur pénètre, lui aussi, au fond des boyaux boueux. Sa charité poursuit jusque-là les disciples auxquels il est avide de se donner, dans ce trou de guerre qui peut brusquement devenir leur tombe.

—Ah! c'est vous, Monsieur l'Aumônier?

—Bonjour petit., Je ne suis pas venu seul te faire une visite. Le bon Dieu m'accompagne. Veux-tu communier aujourd'hui?

—Ma foi, je n'y ai pas pensé!

—C'est mon rôle, à moi, de t'y faire penser. Veux-tu?

—Mais il y a longtemps que j'ai pris ma soupe!

—Tu as mangé pour nourrir ton corps; je t'apporte la nourriture de ton âme. Veux-tu?

C'est un vrai chrétien, ce poilu. Pourquoi ne voudrait-il pas?...Trois minutes de préparation suffisent, quelques paroles de foi murmurées par le prêtre à côté de l'héros qui est tout prêt d'être un saint; une absolution si elle est opportune. L'action de grâces, ce sera de continuer la corvée de terrassement ou de reprendre la garde au créneau, avec un petit regard d'amour, de temps à autre, sur Jésus qu'on porte en soi. Etre en perpétuel état de sacrifice, et se conserver, par la communion, en état de grâce: quelles dispositions meilleures pour communier souvent?

Ils sont maintenant quatre ou cinq, de la même section, voisins de tranchée, qui ont pris goût à ces rencontres eucharistiques. Dès l'arrivée de l'Aumônier, on

cherche. On se rassemble dans un abri, sur la paille, comme à la crèche. Le Sauveur reposera ici encore dans une sorte de mangeoire, sur le bout de bois où l'on appuie sa gamelle... Un couvre-pieds plié en quatre: voilà notre autel décoré. Cette bougie accrochée à un clou de fer: la cathédrale s'illumine. A genoux, maintenant, et qu'il vienne l'Hôte magnifique de ce réduit de misère!

"Nos poitrines, Seigneur, sont aussi pauvres et infiniment indignes de Vous. Mais, puisque Vous-même en avez le désir, elles s'ouvrent à votre Hostie qui versera sur nous votre sainteté. Nous vous rendrons grâces pour tant d'amour, ô Pain des Anges, qui consentez à nous faire le Pain de munition pour d'humbles cœurs de combattants!"

Dans un camp sous bois, les hommes achèvent leur repas du soir. Les fumées blanches meurent parmi les branches. Autour des tables grasses, des groupes se forment, bavards, tapageurs, mis en gaieté par la clarté d'un soleil couchant dont le flamboiement revêt de pourpre étincelante l'horizon.

Sans qu'on l'ait remarqué dans leur cercle, quelques soldats sont restés silencieux. Une gravité se devine dans leurs pensées. Ils cherchent des yeux le prêtre dont la visite leur a été promise. Leur âme attend celui qui doit venir, avec ses promesses infiniment meilleures...

Nous nous écartons de la foule turbulente dans un coin où nous abrite la première frondaison du printemps. "Venez à l'écart, disait le Maître à ses intimes, reposez-vous un peu." Ils ont hâte de se reposer près de Lui. Depuis dix jours, sa présence leur a tant manqué! Tous les matins, à trois heures, ils se lèvent pour partir au dur travail de la pelle et de la pioche, dont ils

ne rentrent que vers la fin de l'après-midi. Plus de dimanche, plus de messe. La menace de mort est toujours là, cependant: hier encore, un obus a troué la frêle toile de leur tente et jeté soudain plusieurs vies humaines aux pieds de Dieu!

Séminaristes et membres de l'A. C. J. F., ils se donnent rendez-vous chaque jour, après leur soupe, pour une petite réunion de piété et d'amitié. Le programme en est simple: prière à haute voix, lecture en commun, projets de propagande. De temps à autre, un invité y ajoute une causerie. Aujourd'hui, c'est fête de première classe, puisque Notre Seigneur lui-même en sera le roi...

Notre entretien s'élève vers Lui, en des mots de désespoir et déjà d'actions de grâces. "Oui, venez à nous qui sommes accablés, ô Vous qui êtes toute Force et toute Amour. Protégez-nous dans nos combats. rassasiez-nous de votre chair, purifiez-nous de votre sang, animez-nous du feu de votre charité, mettez en nos poitrines inquiètes une nouvelle promesse vivante de résurrection! Ah! Seigneur, que vous êtes bon de nous aimer et de nous combler à ce point!"

J'étends ma pèlerine de drap sur le chêne rugueux et humide. Ils s'agenouillent à ce banc de communion. "Confiteor...*Ecce Agnus Dei*...Ayez pitié de nous, Agneau très saint qui portez le poids de nos péchés, car nous ne sommes pas dignes..." Un dernier rayon de soleil flamboie autour de nos fronts, fixant l'hostie auréolant de clarté les visages...

CHAN. THELLIER DE PONCHEVILLE.
Aumônier militaire



La réponse de Jésus



—Monsieur, veux-tu m'ouvrir la porte ?
—Oui, mon petit homme. Tiens...comme elle ré-
te! Elle est lourde cette porte! Mais voilà c'est fait.
—Merci, Monsieur. C'est bien ici que demeure Jésus ?
—Oui...je crois.
—Tu n'es pas sûr ?
—Dame...on le dit...mais...
—C'est donc que tu n'es jamais venu ? Tu n'as ja-
mais eu faim ? Tu n'as jamais eu de chagrin ? tu n'as
jamais été sans chez-vous ? tu n'as jamais perdu quel-
un que tu aimais, alors toi, Monsieur ?
Sans attendre la réponse, le petit mendiant à la face
me et aux yeux luisants de fièvre et de pleurs qui ve-
t de prononcer ces mots, s'élança dans la grande
se sombre. La porte restée béante laissait entre-
tout au fond, l'étoile rouge de la lampe du sanctu-
e qui mettait ses stries sanglantes sur le marbre blanc
l'autel, et les ors du tabernacle.
L'élégant vieillard, dont les cheveux blancs enca-
ient une figure d'une énergie singulière, fixa sur l'en-

fant un regard où se lisait une tristesse poignante. Il le suivit des yeux pendant une minute, puis redescend lentement les marches de pierre et continua sa promenade en monologuant tout bas :

— Quel âge peut bien avoir ce marmot ? Six ans ? Sept ans tout au plus. Et ce qu'il m'a fait mal se s'en douter ! A qui donc ressemble-t-il ? Ces grands yeux limpides et profonds je les ai vus, je les connais. Ils se sont fixés sur moi tant de fois... ce sont ses yeux



elle... Oh ! Agnès, ma fille, enfant de mon cœur, que j'ai si mal, si égoïstement aimée, pourquoi ton regard me poursuit-il ainsi la nuit, le jour ? Pourquoi faut-il que je le retrouve même sous les paupières rouges d'un enfant des rues ?... Et pourquoi cette fatalité ?... Je ne puis passer devant une église sans que quelque chose me force de m'y arrêter. Là encore ce petit être m'en a presque fait franchir le seuil. Au fa

pourquoi donc ne suis-je pas entré? Oh!...à quoi
 n? Je ne crois plus depuis... Ai-je même jamais eu
 foi?... Il m'a dit le petit mendiant: "Tu n'as ja-
 mais eu de chagrin? tu n'as jamais perdu quelqu'un
 que tu aimais alors?"

Je n'ai jamais eu de chagrin??? Ciel le chagrin a fait
 de moi un vieillard avant l'âge. J'ai perdu, par ma faute,
 mon être idéal en qui s'était concentré tout l'amour de mon
 cœur. Agnès, ma fille, ange de dévouement, incarna-
 tion de tout ce qu'il y a de beau et de bon ici-bas, je
 l'ai chassée... je l'ai reniée misérable que je suis, parce
 qu'elle préférait mettre sa main de riche héritière dans
 celle d'un chrétien pauvre plutôt que dans celle du
 prince riche mais sans foi et sans conscience, que moi
 ambitieux je lui avais choisi pour époux.

Elle est partie, je n'ai jamais voulu la recevoir. Elle
 souffert, elle a pleuré, elle a été sans toit, elle a eu faim
 tout-être... moi j'ai été sans pitié, sans cœur! Ajour-
 d'hui ployant sous le poids des remords, aujourd'hui
 est à mon tour d'avoir faim, d'avoir froid dans mon
 palais doré. J'ai faim de tendresse... j'ai froid d'être
 seul. Personne ne me connaît dans cette ville étrangère
 où je suis venu cacher mon chagrin!... Je souffre et
 est justice! A qui donc irai-je d'ailleurs?... Qui me
 rendra la paix?... Qui me rendra l'enfant que je pleure?
 Et la mort... la mort que j'appelle depuis si long-
 temps, la mort ne veut pas de moi.

L'homme s'était arrêté, il épongeait son front aux
 tempes profondes et ses joues où des larmes, de ces larmes
 d'homme de vieillard, coulaient lentes et froides. Il tres-
 saillit...

—Malheureux, balbutia-t-il, pourquoi n'ai-je pas
 donné une pièce d'or au moins à ce petit. Ses pieds
 étaient nus, ses mains bleuis par le froid? Peut-être

n'a-t-il pas mangé depuis des jours! Malheureux... malheureux que je suis! Faut-il donc que j'aie un cœur de roche!...

Brusquement il se retourna et d'un pas plus ferme reprit le chemin de l'église.

—Le petit y sera peut-être encore. Je le reverrai j'interrogerai, je saurai son histoire, je ferai un peu de bien, cela me soulagera peut-être...



Il marchait vite maintenant... il arrivait sur la place.

—Quoi! personne! Serait-il dans l'église? Il y voyons... combien de temps que je l'ai quitté? Une heure? Oui c'est cela une heure... hélas il doit être parti!... Si j'entrais tout de même... oh! seulement pour retrouver le petit, lui faire l'aumône, revoir ses yeux, les yeux d'Agnès encore une fois.

(à suivre)

ET VOILA!

Je ne suis ni grand, ni beau, ni savant, mais je suis chrétien, catholique, clérical et calotin. Bien plus, j'en suis fier: il faut toujours mettre quelque part sa petite vanité.

Donc je vais à la messe et voici comment je comprends la chose. D'abord, je n'y manque jamais quand elle est obligatoire. Si je suis retenu par quelque affaire, je prends celle qui "accorde"; sinon je préfère la grand'messe. D'abord elle est plus longue; on y chante, on y prêche; or, on est chrétien ou on ne l'est pas, et si le bon Dieu a fait du dimanche son jour, il ne faut pas lui marchander le temps.

J'arrive à l'église, prends de l'eau bénite, fait un grand signe de croix, une vraie génuflexion, comme le soldat pour le tir à genoux. Ma place est très haut, de façon à bien voir. Dès le début, on me regardait; au lieu de baisser la tête, je l'ai levée. Depuis, je ne suis plus seul à laisser à quelques obstinés le soin de boucher les courants d'air des portes; plusieurs camarades m'ont suivi et trouvent qu'on ne s'en porte pas plus mal.

Pendant la messe, je me mets à genoux quand il faut, et m'assois quand on peut le faire et toujours mon livre en mains, ouvert aux bons endroits. Jadis, je restais debout, comme une borne, les yeux perdus, les bras croisés et m'ennuyais dès le *Gloria*. Maintenant, tout m'intéresse, les chants, mon paroissien, le prône, et de plus, je comprends que le bon Dieu est là pour attendre que je pense à Lui et pas à autre chose.

J'ai tant de choses à Lui dire; d'abord que je le respecte, le remercie, lui demande pardon de mes mauvais moments. Je lui parle de mon salut. Dame, mon tour viendra comme aux autres et il est plus sûr d'être

en bons termes avec Celui qui me demandera des comptes. Puis, je lui recommande ma femme, les enfants, mon grand qui est au service, ma fille qui va à ses journées et les tout petits qui poussent. Je lui confie même mon petit commerce; il sait bien qu'il faut vivre, puisqu'il a travaillé lui-même pour aider sa mère et Joseph, et quand les affaires vont mal, il me donne patience et courage.

De cette façon, mes trois quarts d'heure sont toujours trop courts. Aussi, j'y ajoute souvent les offices du soir et ma bourse n'en souffre pas, ni la gaîté, au contraire. Ma femme trouve que je suis devenu dix fois plus aimable qu'auparavant, mes enfants me respectent et, malgré les misères de la vie, je me trouve heureux comme un prince à qui rien ne manque. Mes camarades eux-mêmes me témoignent sympathie et confiance et connaissent ma porte quand ils ont besoin d'un service ou d'un bon conseil.

Il y en a bien quelques-uns qui m'appellent calotin, cafard, ensoutané, jésuite! Quand je leur répons, c'est pour leur dire: "Eh bien! quoi? Etes-vous jaloux, ou me plaignez-vous? Si vous me plaignez, vous avez tort, si vous êtes jaloux, faites comme moi."

Et voilà.

F. G.

Ce qu'une pieuse mère peut obtenir par la prière

Dans la vie du cardinal Vaughan, quelques pages sont dédiées au souvenir de sa pieuse mère. Mme Elisabeth Vaughan était une convertie au catholicisme. Peu de temps avant son mariage avec le colonel John Vaughan, en 1830, elle avait été reçue dans l'Eglise catholique.

Dès ce temps-là, elle s'adonna tout à fait aux exercices de la piété catholique. Dans la famille, on menait une vie véritablement chrétienne. L'ange de la maison était la mère, qui donnait aux enfants et aux domestiques l'exemple des plus belles vertus. Elle se distinguait surtout par une grande dévotion au Sacré-Cœur dans le Saint Sacrement. Puisqu'une chapelle avec le Saint Sacrement se trouvait dans le château, elle pouvait satisfaire sa dévotion selon le désir de son cœur. Tous les jours elle assistait donc à la Messe avant le déjeuner, et pendant la journée elle faisait une heure de méditation devant le tabernacle.

Le cardinal Vaughan raconte qu'il a vu sa mère des heures entières à genoux devant le Saint Sacrement, les yeux fixés sur le tabernacle, ce qui lui fit, comme enfant, une impression inoubliable.

Qu'est-ce que cette mère demandait là si souvent ?

Elle ne désirait rien tant que de voir ses enfants tous consacrés à Dieu comme prêtres ou religieux et religieuses; mais elle savait bien que cette vocation est une grâce de Dieu, c'est pourquoi elle la demandait avec instance et persévérance. Dans cette intention, elle passa pendant trente ans, tous les jours une heure, de 5 à 6 heures du soir devant le Saint Sacrement. Quel fut le résultat ?

Les filles entrèrent toutes cinq au couvent, et de huit garçons, six se firent prêtres; les deux autres étaient aussi entrés au Séminaire, mais le quittèrent, ne sentant pas en eux la vocation. De ces six prêtres, trois devinrent évêques, parmi eux Herbert Vaughan, né en 1832, le cardinal.

C'était la prière de la mère qui, indubitablement, avait obtenu ces grâces de choix. Elle ajoutait, il est vrai, les aumônes aux prières. Elle aimait à parler en famille

des prêtres, de leur dignité et de leur ministère angélique pour le salut des âmes et jetait ainsi la semence de la vocation dans le cœur des enfants, ainsi que celle de la dévotion au Sacré-Cœur de sorte que le cardinal Vaughan a consacré son Institut de missionnaires, Mill Hill, d'une manière particulière au Sacré-Cœur de Jésus. Elle avait comme principe de ne jamais demander des biens terrestres pour ses enfants.

Elle mourut en 1852 d'une sainte mort.

Cette mère donne un exemple à toutes les mères chrétiennes de nos jours. S'il y avait beaucoup de ces mères vivifiées par le Saint Sacrement, il y aurait aussi beaucoup de prêtres de Jésus-Christ.

Les mères pieuses sont les mères des prêtres pieux.

Avantages Spirituels offerts à nos Abonnés

1^o Ils ont part à *une messe célébrée chaque jour dans notre chapelle*, à leurs intentions, pour les vivants et les défunts. Ils participent en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2^o Ils ont part après leur mort, à un *Service Solennel*, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3^o Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du T. S. Sacrement dans notre sanctuaire.